

## Le Mari, la Femme, et le Voleur

Un Mari fort amoureux,  
Fort amoureux de sa Femme,  
Bien qu'il fût jouissant, se croyait malheureux.  
Jamais oeillade de la Dame,  
Propos flatteur et gracieux,  
Mot d'amitié, ni doux sourire,  
Défiant le pauvre Sire,  
N'avaient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.  
Je le crois, c'était un mari.  
Il ne tint point à l'hyménée  
Que content de sa destinée  
Il n'en remerciât les Dieux ;  
Mais quoi ? Si l'amour n'assaisonne  
Les plaisirs que l'hymen nous donne,  
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.  
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,  
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,  
Il en faisait sa plainte une nuit. Un voleur  
Interrompit la doléance.  
La pauvre femme eut si grand'peur  
Qu'elle chercha quelque assurance  
Entre les bras de son époux.  
Ami Voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux  
Me serait inconnu. Prends donc en récompense  
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance ;  
Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas  
Gens honteux, ni fort délicats :  
Celui-ci fit sa main. J'infère de ce conte  
Que la plus forte passion  
C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion,  
Et l'amour quelquefois ; quelquefois il la dompte ;  
J'en ai pour preuve cet amant  
Qui brûla sa maison pour embrasser sa Dame,  
L'emportant à travers la flamme.  
J'aime assez cet emportement ;  
Le conte m'en a plu toujours infiniment :  
Il est bien d'une âme Espagnole,  
Et plus grande encore que folle.

